

Catherine Basset, Musiques de Bali à Java. L'ordre et la fête,
Collection Musiques du Monde

In: Archipel. Volume 51, 1996. pp. 206-207.

Citer ce document / Cite this document :

Picard Michel. Catherine Basset, Musiques de Bali à Java. L'ordre et la fête, Collection Musiques du Monde. In: Archipel. Volume 51, 1996. pp. 206-207.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arch_0044-8613_1996_num_51_1_1111

faisant qu'ils avaient finalement percé le caractère surnaturel du pouvoir du Déwa Agung. Quant au *puputan*, communément qualifié de « suicide rituel » par les commentateurs étrangers, il faut y voir plutôt un sacrifice par lequel le Déwa Agung a regagné dans le monde invisible le pouvoir dont la profanation des insignes royaux l'avait dépossédé ici-bas.

Ce bref compte rendu ne saurait évidemment rendre justice de la richesse de l'étude de Margaret Wiener, certainement l'un des meilleurs travaux universitaires jamais publiés sur Bali. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus : l'ampleur de la documentation, l'intelligence de l'analyse ou l'habileté de l'agencement discursif. Rarement en tout cas le lecteur aura pu avoir à ce point l'impression d'entrer de plain-pied dans une vision balinaise du monde, même si l'on doit reconnaître que cette impression tient pour partie à l'effet de séduction exercé par l'élégance de l'écriture. S'il y aurait sans doute beaucoup à dire sur les problèmes historiographiques que soulève ce travail, je me bornerais à un bref commentaire, non sans souligner au passage que Margaret Wiener ne se montre pas toujours équitable à l'égard de ses prédécesseurs, Clifford Geertz et Henk Schulte Nordholt en particulier, auxquels elle réserve des critiques qu'on eût aimé moins évasives et mieux argumentées.

Comme elle le souligne à plusieurs reprises, l'une des raisons pour lesquelles le pouvoir du Déwa Agung est demeuré invisible aux Néerlandais – et aux spécialistes universitaires – tient à l'opacité délibérée dont les Balinais recouvrent leurs propos sur le monde invisible et ses sortilèges. De telles précautions rhétoriques restreignent bien évidemment l'accès des étrangers au savoir magique balinais. Et à cet égard, on saura gré à Margaret Wiener de restituer les confidences de ses informateurs dans le style allusif et énigmatique qui leur sied. Mais ce faisant, elle laisse entendre qu'à la différence de ses collègues moins perspicaces, elle a eu accès au véritable savoir des Balinais, au monde lumineux de l'invisible – une position pour le moins présomptueuse et certes lourde à assumer.

Michel PICARD

Catherine BASSET, *Musiques de Bali à Java. L'ordre et la fête*, Collection Musiques du Monde, Cité de la Musique, Paris / Actes Sud, Arles, 1995, 180 p.

Le livre que Catherine Basset vient de consacrer aux musiques de Bali à Java est le troisième volume de la nouvelle collection « Musiques du Monde », publiée de concert par la Cité de la Musique et l'éditeur Actes Sud. En marge des études savantes d'ethnomusicologie destinées aux spécialistes, cette collection entend porter les musiques traditionnelles à la connaissance du grand public, à une époque où les concerts et les enregistrements assurent à ces musiques une diffusion de plus en plus large.

A l'instar des autres volumes de cette excellente collection, celui-ci se compose d'une partie descriptive illustrée sur l'histoire de la musique de

gamelan et sur les formes qu'ont prises ses expressions régionales à Bali, Java et Sunda. En annexe figurent un concis de théorie musicale, un glossaire, une bibliographie et une discographie sélectives. Enfin, un disque compact constitué de 25 extraits choisis et commentés par l'auteur fournit une illustration sonore au texte (le tout pour la modique somme de 95 francs).

Le propos tient de la gageure : comment donner plus qu'un aperçu des formes musicales à Bali, Java et Sunda en quelque 130 courtes pages ? Dès les premières lignes de l'introduction, le ton est donné : « Les Balinais tressent des notes perlées au kilomètre, les Javanais élèvent entre terre et ciel de lourdes pyramides métalliques habillées de voiles évanescents, les Sundanais étirent dans l'azur des plaintes mélancoliques ». De fait, si les références ethnomusicologiques de Catherine Basset sont impeccables, son livre se distingue par une liberté de ton et un bonheur d'expression que l'on ne s'attend guère à trouver dans une étude de formes musicales traditionnelles. C'est en ce sens, outre sa concision, qu'il se distingue des ouvrages techniques ou académiques de Colin McPhee pour Bali, de Jaap Kunst, Mantle Hood, Judith Becker et Anderson Sutton pour Java, ou encore de Wim van Zanten pour Sunda.

Si Catherine Basset s'acquitte consciencieusement de sa tâche dans les parcours obligés que constituent la présentation du cadre historique et sociologique ainsi que la description des formes orchestrales et des répertoires, elle est manifestement plus à son affaire dans les improvisations où elle peut donner libre cours à sa fantaisie malicieuse et faire partager les réflexions que lui inspire sa connaissance intime des musiques qu'elles décrit. C'est ainsi que sous sa plume le *gamelan* devient une musique *mandala*, une pyramide sonore, un clavier collectif éclaté, tandis qu'elle se plaît à qualifier de « motif des crapauds » la cellule rythmique de base panindonésienne qui sous-tend la plupart des musiques de *gamelan* selon le musicologue néerlandais Ernst Heins. Autre contribution originale de l'ouvrage, les développements sur le jeu des correspondances que la musique entretient avec la cuisine, le langage et la spiritualité dans chacune des régions considérées. Enfin, ce périple musical se termine par la description des contextes dans lesquels se pratique la musique, ce qui nous vaut quelques scènes de genre hautes en couleurs, notamment l'inénarrable « Miss Tjitjih » dans les faubourgs de Jakarta.

On pourra toutefois regretter l'absence de planches présentant les divers instruments des principaux types de *gamelan* décrits dans l'ouvrage, tout en estimant que les illustrations ne sont pas toujours des plus pertinentes. Par ailleurs, le texte n'est pas exempt de coquilles et même d'erreurs factuelles (p. 48, la *Serat Centhini*, texte du X^e siècle ; p. 50, Batavia fondée en 1602). Mais ce sont là des vétilles en regard du profit que tout amateur curieux ne manquera pas de tirer de cette étude, sans compter l'agrément que lui procurera sa lecture.

Michel PICARD